

Un témoin du Bataclan : « je ne regrette pas de ne plus marcher »



Aujourd'hui, j'écoute distraitemment Rance 2 à l'heure du déjeuner. Et subitement, sans préavis, au sujet du Bataclan, j'entends dans le sillage des commémorations une voix de femme (je ne l'ai hélas pas identifiée) : « c'est triste ».

Non Madame ce n'est pas triste. Pas triste du tout ! C'est révoltant, dramatique, épouvantable, scandaleux, tout cela à la fois et plus encore. Ce n'est pas « triste ». Pour vous, triste comme un jour de pluie sans doute ?

Allez donc dire aux parents qui ont perdu un enfant, comme par exemple Patrick Jardin : « c'est triste ». Je souhaite que le jour où vous perdrez un proche de cette même manière, on vous dise « c'est triste ». Peut-être qu'alors vous comprendrez mais ce n'est même pas certain.

Le Bataclan, ont dit des témoins, « c'était la guerre à

Paris » ! Et vous, vous trouvez que « c'est triste » !

Dans la foulée, on nous livre le témoignage d'un certain Pierre : il est devenu paraplégique au Bataclan et vit désormais sur un fauteuil roulant. Il nous dit : « je ne regrette pas de ne pas marcher ».

Je n'en crois pas mes oreilles. Il avait 24 ans au Bataclan. Il en a 29 maintenant. Et il ne regrette pas de ne plus pouvoir marcher ? Il vit en couple. Quid de sa vie de couple ? Les randonnées avec sa femme, le sport, les courses alimentaires et autres, rien de cela ne lui manque ?

Et le jour où il aura un enfant, il ne regrettera pas de ne pas pouvoir jouer au foot avec lui, de ne pas pouvoir aller n'importe où avec lui prendre l'air ? Allons donc.

Il dit n'avoir aucune haine en lui, cela va avec l'absence de regret de ne pouvoir marcher. Il n'a pas de temps à perdre avec la haine. On tue nos proches, mais on ne doit pas avoir la haine.

C'est la mode abjecte d'aujourd'hui, qui tue dans l'oeuf toute velléité de résistance. La victime se retrouve coupable de haïr. Elle est sommée d'être lisse comme une pierre. Sans cœur. Sans tripes. Sans réactions d'aucune sorte.

En 1940, on avait le droit et même le devoir de haïr les nazis, mais aujourd'hui on assiste à un renversement, pire même une mise à néant de nos valeurs les plus anciennes, les plus fortes.

On doit, comme Antoine Leiris, cet homme qui a perdu sa femme mais a écrit « vous n'aurez pas ma haine », ou Georges Salines qui a écrit un livre avec Azdine Amimour, père de Samy Amimour membre du commando du Bataclan et assassin de son fils, se soumettre au pire.

Par contre Pierre a le temps de nous faire la morale, d'un ton assuré. Il a refondé sa vie, pour vivre toujours plus, dit-il. Mais tout le monde n'a pas comme lui les moyens ou le temps de faire du rafting dans des endroits improbables, de nager avec des otaries, de monter au Machu Pichu ou de prendre un hélicoptère au-dessus du Grand Canon du Colorado.

Il est heureux parce qu'il surmonte, pour l'instant. Que deviendra-t-il le jour où il réalisera qu'il vit à côté de la vie ? Ce qu'il fait, c'est dit-il pour montrer aux handicapés qu'ils peuvent tout faire. Cette attitude ressemble surtout à une grosse frime, heureusement friquée, pour se cacher la réalité.

La réalité, c'est Hubert Germain ce grand résistant, qui nous la montre. La question n'a pas été évoquée à ma connaissance, mais quand il est parti rejoindre de Gaulle à Londres à l'âge de 19 ans, il avait certainement la haine des Allemands et en prime celle de ceux qui refusaient de résister.

Si ces résistants n'avaient pas eu la haine, accompagnée de la gnaque de la résistance et de l'amour de la France, celle-ci n'aurait pas été libérée et personne ne sait ce qu'il en serait advenu.

On voit avec Hollandouille ce qu'est l'absence de haine : une démission veule. Une abjection, quand on est censé gouverner. Gouverner, c'est prévoir. C'est pourquoi ayant été prévenu de ce que des terroristes manigançaient le Bataclan, il a jugé urgent de ne rien faire. Il est donc complice. Espérons qu'il sera jugé un jour rien que pour cela.

Rance 2 en rajoute et parle de la résilience. Encore une mode, lancée par Boris Cyrulnik qui campe dessus tant cela lui a apporté de fausse célébrité. Cette capacité de surmonter les traumatismes et de se reconstruire en

oubliant, en pardonnant à tout prix, même le pire : le renoncement à se battre.

Il y a ces témoins au procès qui se font plats, sans ressorts, sans colonne vertébrale, qui se forcent au calme, qui veulent « une condamnation mais pas trop ». Déshumanisés. On a de la pitié pour eux. Heureusement parmi eux cette femme qui a hurlé « je vous en veux à mort. » Le président l'a appelée au calme. Au procès non plus, on n'a pas le droit de haïr le mal.

Mais comme le dit très bien un prêtre qui a été victime enfant d'un prêtre pédophile, on ne peut pas toujours pardonner. Le pardon ne peut exister sans justice et sans réparation. Sans justice, le pardon vous condamne à être écrasé. La démarche de pardon ne peut pas écraser le plus vulnérable. Le pardon est alors perverti et vouloir obliger à pardonner, c'est une perversion.

En ces jours où on commémore le 11 novembre, où on honore Hubert Germain, on ne devrait pas supporter cette mollesse au QI d'huître, cette négation de soi qui consiste à « ne pas avoir la haine ». Alors que nos adversaires, eux, nous haïssent sans raison et sans se raisonner.

Ayons plutôt la haine de ceux qui veulent nous prendre la France, et de ceux qui renoncent à la défendre et qui la livrent avec une lâcheté sans nom à l'ennemi jour après jour. Jusqu'à ce que nous les ayons tous vaincus.

Sophie Durand